

Quand je viens

Quand je viens, du fleuve, écouter le murmure
De son flot calme et dompté par ses digues,
Je m'arrête au bruit sourd du cargo qui navigue,
Là, où la falaise l'ennoblit et l'emmure.

J'y surprends au matin, les clochers dans la brume,
Accrochés dans le sein des vallons assoupis.
Les maisons y sont tassées en un riche tapis,
Chaleureux, sous le chaume humide où l'âtre fume.

Un long trait de béton sous deux voiles d'acier
Enjambe l'onde d'un bond au charme élégant.
A deux pas, une église flamboie au couchant,
C'est Caudebec aux toits bruns dans l'écrin princier.

Je rêve à Villequier, où l'ombre d'un génie
Inonde de ses pleurs le rivage coupable.
Hugo me regarde, poète misérable
Que je suis, quand se noie son chagrin infini.

Mes larmes se perdent alors en juste émoi,
Ignorant les hameaux isolés qui vieillissent
Avant qu'au détour d'une boucle, ne jaillisse
Quillebeuf, lançant le défi de ses vieux toits.

Défi aux fumées et aux infectes odeurs
De l'autre rive grise de reflets métalliques !
Défi à l'estuaire et ses deux ponts fantastiques !
Défi au temps, à l'homme aux folies de grandeur !

Ah ! Seine, que tes marais sont beaux de quiétude
Quand s'animent, près d'Honfleur, les senteurs marines
Qu'amène le vent lointain jusqu'à mes narines,
J'aime tes roseaux où se perd ma solitude.

Et là, l'infini se dessine à l'horizon,
L'inconnu aussi, que les sirènes d'un port
Tout proche, font suinter d'envie, par tous mes pores,
Car mon esprit s'enfuit jusqu'à la déraison.

Poème sélectionné à la finale du concours de poésie (prix Charles-Théophile Féret) organisé par l'Académie des Belles Lettres et des Beaux Arts de Fécamp et de Haute Normandie en novembre 2001